



Une vue plongeante sur le centre-ville de Yaoundé, la ville aux sept collines. Photo Valérie Parlan

VILLES D'AILLEURS

Yaoundé, capitale grouillante et engorgée

TEXTE > VALÉRIE PARLAN

RÉSUMÉ > *Au coeur de l'Afrique centrale, Yaoundé, la capitale du Cameroun, a dû dompter une zone forestière pour édifier routes et bâtiments. Un âpre combat contre la nature. Aujourd'hui, la ville aux sept collines, fief administratif et politique du pays, compte deux millions d'habitants et a de nombreux défis à relever.*

VALÉRIE PARLAN est journaliste indépendante. Coordinatrice de l'association Ouest Fraternité (personnel du groupe Ouest-France), elle s'est rendue plusieurs fois au Cameroun pour des programmes bénévoles de formation de journalistes.

« Il ne suffit pas, pour construire une ville, de tracer des avenues et d'édifier des bâtiments. Outre une activité productrice dont on a vu la faiblesse, toute ville se définit par la prestation d'un certain nombre de services à la disposition tant des citoyens que des habitants de la région. »

Quand, en 1981, le géographe français André Franqueville rédige les dernières lignes de son ouvrage *Yaoundé, construire une capitale*¹, il se demandait sûrement quel visage aurait au 21^e siècle cette ville, dont il connaît le moindre kilomètre carré. Trente ans après la parution de son livre, qu'est devenue cette capitale, appelée la ville des sept collines?

Georges, la soixantaine fatiguée, mécanicien, est amer : « *Les changements à Yaoundé, mais il n'y en a pas !* s'emporte l'ouvrier assis devant son échoppe dans le quartier dit de La casse. *Je suis né ici et cette ville, j'ai l'impression que c'est de pire en pire, tout est vieux. On y vivait mieux avant. Maintenant, tout se dégrade. Les routes, la circulation, le logement, le coût de la vie, c'est devenu invivable.* » Ces thèmes étaient déjà au cœur de la « *faiblesse* » analysée par André Franqueville.

Pourtant, Yaoundé est une capitale récente. Elle fête cette année ses 90 ans. C'est en effet en 1921 que l'administration française préfère Yaoundé à sa comparse du littoral, Douala, pour établir la capitale du Cameroun. Un choix stratégique pour se tenir loin des possibles invasions par l'océan. Mais un choix urbanistique exigeant du fait même de la géographie. Yaoundé, sise au sud de la province du Centre dont elle est le chef-lieu, est encerclée de collines et plateaux. Le mont Mbam Minkom, 1 295 m, domine fièrement. Quand les premiers explorateurs allemands s'aventurèrent dans cette contrée en 1888, ils eurent fort à faire pour pénétrer dans cette zone forestière dense, marécageuse

1. *Yaoundé, construire une capitale*, Éditions de l'Orstom, collection Études urbaines.

L'écrivain Patrice Nganang raconte la capitale camerounaise à travers ses romans. Une épopée livresque au cœur de la grande Histoire et des histoires particulières. (Crédit: DR).



Un écrivain habité par sa ville

L'écrivain camerounais Patrice Nganang a édité plusieurs romans au décor immuable, Yaoundé¹. Professeur de littérature, il réside aujourd'hui aux Etats-Unis. Même à des milliers de kilomètres, la ville aux sept collines l'habite au quotidien.

PLACE PUBLIQUE > Yaoundé est votre ville natale. Comment est-elle devenue votre matière littéraire ?

PATRICE NGANANG > Je suis né en 1970 dans le vieux quartier bami-léké de Nkomkana. J'y suis resté jusqu'à mes 17 ans. À cet âge, il a fallu que je sorte de ce damier ethnique pour aller au collègue puis au lycée de Yaoundé. J'ai arpenté cette ville pendant des années lors des longs parcours à pied pour aller de la maison à l'école. Cette ville m'a habité et son histoire vite passionné. Quand j'ai commencé à écrire après mon départ du Cameroun, j'ai eu besoin de revenir à Yaoundé par les mots.

PLACE PUBLIQUE > Pourquoi l'histoire de cette ville vous fascine tant ?

PATRICE NGANANG > Parce qu'elle est malheureusement peu connue. Il y a une anecdote qu'on raconte souvent. Un touriste demande à un Camerounais quel est le plus vieux bâtiment de la ville. Il lui répond : l'hôtel Hilton ! Ici, la culture du passé, la conscience de l'histoire existent peu. L'aspect muséographique si négligé le montre... Pourtant, Yaoundé, c'est une histoire mouvementée qui à elle seule raconte le pays et ses bouleversements. C'est une ville où les princi-

aux personnages historiques ont laissé leur empreinte. Partir en quête de cette histoire, c'est aussi aller à la rencontre des Camerounais car ce qui m'intéresse par-dessus tout à Yaoundé, ce sont les gens qui y vivent. Alors, de romans en romans, je tente de composer une bibliothèque de la capitale. Mes espaces littéraires vont de quartiers en quartiers pour aller au plus près de la vie des Yaoundais.

PLACE PUBLIQUE > Vous y revenez souvent pour « sentir » la ville et y glaner vos recettes livresques ?

PATRICE NGANANG > Oui, je reviens au Cameroun une fois par an pour voir les amis et la famille. Mais je n'ai pas si besoin que cela d'y être pour comprendre. Ma matière étant l'histoire, je peux décrypter la ville de loin grâce aux archives. J'ai pu en consulter des dizaines, de Paris à Berlin en passant par Washington. J'ai de nombreuses cartes aussi, des années 1940 aux dernières années. Au fil de mes romans, je promène ma plume sur ces cartes. Alors, oui, si on me demande où est tel bar branché, je ne vais peut-être pas savoir mais toutes les dates et les lieux de l'histoire, je les ai en moi.

PLACE PUBLIQUE > Un Camerounais expatrié qui n'a pas de maison au pays, c'est rare...

PATRICE NGANANG > Ah, cette culture fétichiste de la propriété terrienne ! Eh bien, je peux dire que mon premier acte de révolte, c'est justement de ne pas avoir acquis de maison personnelle à Yaoundé. Mes livres sur cette ville sont mes maisons.

PLACE PUBLIQUE > Qu'est-ce qui vous charme dans cette ville ?

PATRICE NGANANG > L'odeur de la pluie, celle du sol qui se réveille le matin, le chant des oiseaux, la couleur de la terre, les taxis qui vont dans tous les sens... Et, surtout, les habitants. J'aime les regarder marcher, déambuler, j'aime la vie de tous ces gens que je vois dans la ville.

PLACE PUBLIQUE > Qu'est-ce qui vous agace ?

PATRICE NGANANG > Tant de choses... Déjà, cette couverture de boue mise sur la ville, une boue pleine d'idéologie, d'impunités, d'incivilités... Yaoundé, capitale du pouvoir, est nécessairement sujette à de multiples pressions. C'est une ville qui a peur, retranchée derrière les collines, une vraie forteresse militaire. Cela crée un climat étrange... Je rêve d'une Yaoundé où les droits fondamentaux seraient respectés par tous, du bas en haut de l'échelle sociale et politique. C'est à ce prix que, dans cette capitale, chaque Camerounais pourra se sentir africain et citoyen du monde.

1. Dernier roman paru en 2011, *Mont Plaisant*, aux éditions Philippe Rey. À lire également les ouvrages du « monstre » de la littérature camerounaise, Mongo Béti. Lui aussi a puisé dans Yaoundé une inspiration littéraire importante.

et particulièrement vulnérable à la saison des pluies. Un relief composé de larges vallées, de nombreux cours d'eau, de végétation luxuriante... Un paysage naturel qui, aujourd'hui encore, rend complexe tout aménagement.

Du « poto-poto » et du béton

Mais comme toute capitale, il a bien fallu que les hommes se battent pour parer la ville des atours nécessaires à son rayonnement politique et administratif. Après une lente progression jusqu'en 1939, la ville se développe au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Pour enfin prendre un essor spectaculaire au lendemain de l'Indépendance du pays en 1960. Le gouvernement d'Ahmadou Ahidjo, le premier président de la République du Cameroun, lance un vaste programme de constructions. C'est la période des grands travaux où routes, ministères et logements sont construits pour accueillir les nouveaux Yaoundais. En 1957, année du premier recensement, la ville comptait un peu plus de 300 000 habitants. Aujourd'hui, selon les chiffres du Plan de déplacements urbains en cours de finalisation, ils seraient 2 millions pour 19 millions d'habitants dans tout le pays.

En six décennies, la ville a dû absorber un flux migratoire conséquent : des paysans venus des campagnes trouver des petits boulots ou fuir le conflit entre les colons et les rebelles de l'Union des populations du Cameroun (UPC)² ; des jeunes diplômés arrivés en masse pour travailler dans les administrations ; des ouvriers venus rejoindre les industries locales liées à la culture du bois, du tabac, au travail du cuir, à l'abattage du bétail et à la fabrication de la bière.

De cette période datent les édifices les plus emblématiques de la ville, construits en dur, loin des matériaux usuels comme la brique, les nattes en palmier-raphia, la tôle ondulée ou encore le fameux et peu onéreux « poto-poto » en argile latéritique. Les quartiers des banques dit de l'Hippodrome, du centre ville autour de l'avenue Kennedy, de Bastos prennent alors forme. Et leurs bâtiments au style futuriste de l'époque deviennent peu à peu les points de repères des habitants. « Ici, s'amuse un chauffeur de taxi, *ne cherchez pas le nom des rues ! On se repère avec le nom des immeubles, des banques, des grandes entreprises.* » La tour Torres, l'hôtel Hilton, le siège de la Société nationale d'investissements, la Banque des États de l'Afrique centrale, ou encore l'immense stade de foot-

ball Ahmadou Ahidjo sont devenus les phares urbains d'une fourmilière vrombissante.

Un chaos organisé

Savoir se repérer et patienter pourraient aujourd'hui être les deux qualités essentielles pour évoluer dans Yaoundé. Parce qu'après les grands travaux des années 1960 à 1990, la ville s'est plus engorgée que développée. La circulation y est souvent pointée comme l'un des problèmes critiques. À la Communauté urbaine de Yaoundé, le constat ne fait pas de pli. Selon le directeur des services techniques, « *le transport intra-urbain va mal parce que l'objectif était de réduire le nombre de taxis en circulation et d'atteindre 50 % du trafic.* » Mais problème, le bus, autre moyen de transport collectif, ne représente que 2 % contre 61 % pour les fameux taxis jaunes. Alors entre les quelque quatre mille taxis officiels déclarés et une autre moitié qui circulerait en toute clandestinité, sans oublier un parc privé de voitures en perpétuelle augmentation, Yaoundé bouchonne, sature, étouffe sous d'épais nuages de pollution.

Une situation critique à laquelle il faut ajouter les problèmes sanitaires liés à un ramassage des ordures en souffrance et un système d'assainissement à revoir. Preuve de cette déficience en eau potable, des centaines d'habitants sont morts d'une épidémie de choléra en début d'année. « Cette ville peut sembler chaotique pour qui ne prend pas le temps de la découvrir », regrette l'écrivain Patrice Nganang.

Car pour qui s'y laisse perdre, Yaoundé sait offrir un autre visage. Celui d'une cité à la vie grouillante, chaleureuse et colorée. Avec un secteur informel qui a pris ses quartiers le long des rues goudronnées et des ruelles en terre, la capitale bouillonne. Dès l'aube, les pousseurs, colporteurs, vendeurs de bananes plantains ou de mayok, le vin de palme local, opérateurs de téléphone, occupent le moindre mètre carré des sept arrondissements que compte la ville. À chacun de se faufiler, de dénicher la bonne affaire, de lire les dernières nouvelles sur les Unes des journaux épinglés dans les kiosques. Les marchés de la ville s'animent. Les étals de Mokolo, de Mfoundi, d'Es-

En six décennies, la ville a dû absorber un flux migratoire conséquent.

Yaoundé bouchonne, sature, étouffe sous d'épais nuages de pollution.

2. Lire l'excellent travail d'enquête de Thomas Deltombe, Manuel Domergue et Jacob Tatsitsa. *Kamerun, la guerre cachée aux origines de la Françafrique, 1948/1971*. Editions La Découverte, 2011.

Pays des crevettes. Le nom de Cameroun doit son origine à la découverte par les Portugais, en 1472, de l'estuaire du Wouri. Le cours d'eau, riche en crevettes, prit le nom de « rio dos camaroes ». Les marins anglais anglicisèrent l'expression en Cameroun.

L'Europe conquérante. Après les Portugais et les Néerlandais, les Allemands se sont installés au Cameroun. Ces derniers y ont établi leur protectorat en 1884 sous le nom de Kamerun. Après la Seconde Guerre mondiale, la France et la Grande Bretagne se partageront le territoire. Une double colonisation qui explique aujourd'hui le découpage en une région anglophone, l'autre francophone.

Douala, la jumelle économique. Plus peuplée que Yaoundé, Douala, ville du littoral, est considérée comme la capitale économique du pays. C'est aussi le poumon de la contestation. En 2008, les émeutes de la faim y ont causé la mort d'une quarantaine de personnes selon le bilan officiel, de plus de cent trente selon les ONG.

La richesse des sols. Le Cameroun jouit de richesses naturelles très convoitées : banane, bois, café, cacao, coton, minerais, pétrole... Son Produit intérieur brut (PIB) se hisse, en 2009, au 95^e rang mondial (sur 182) selon le classement du Fonds monétaire international.

Elections en fin d'année. Une nouvelle élection présidentielle devrait avoir lieu cette année. Le président actuel est Paul Biya, au pouvoir depuis 1982.

À lire également, Yaoundé et le défi camerounais de l'intégration d'Athanase Bopda, maître de recherche à l'Institut national de cartographie du Cameroun. Éditions du CNRS, 2003.

sos du marché central se remplissent. À chaque site, sa spécialité. Ici, l'alimentaire. Là, le vestimentaire. Et ailleurs les produits manufacturés.

Une ville métissée

Et à chaque quartier ses clients. Car à Yaoundé, la ville s'est longtemps construite par regroupement ethnique. On arrivait à la capitale pour y retrouver un frère, un oncle. On logeait chez eux et puis on y construisait une case, une maison. Il y avait, par exemple, le quartier des immigrants de l'Ouest, les Bamiléké, celui de ceux venus du sud, les Ewondo, les Bane et les Eton.

D'ailleurs, bon nombre de ces quartiers ressemblent encore à des villages. Les animaux de basse-cour picorent dans les rues, les femmes cuisinent au pilon et mortier dans la cour des cases et la moindre parcelle est cultivée pour le maïs notamment. Mais cette vie de campagne en ville tend peu à peu à disparaître. « Le regroupement ethnique est moins vrai aujourd'hui, explique François-Xavier Luc Deutchoua, rédacteur en chef du quotidien Le Jour. Le métissage semble être la règle. Les conditions d'accès à la terre y sont sans doute pour quelque chose. Avant, le premier arrivé se

taillait de vastes lopins de terre et favorisait l'installation de ses congénères. » C'était le principe du droit d'usage. Depuis quelques années, le plan directeur d'urbanisme devenant plus draconien, l'occupation des sols tend à devenir moins anarchique et les quelques deux cents ethnies que compte le pays se mélangent davantage.

Des nuits effervescentes

Ce brassage vient aussi de la jeunesse qui aime, le temps de regroupements festifs, se retrouver dans des lieux dénués de tout communautarisme. Longtemps, les cinémas servaient de point de ralliement et de rencontres galantes. Il y eut, dans les années 80, jusqu'à huit salles comme l'Abbia, fermé il y a deux ans. Depuis, le petit écran, les magnétoscopes et maintenant les DVD piratés, vendus par milliers dans les rues, ont remplacé les salles obscures.

Désormais, les bars et cabarets, ouverts par centaines dans la capitale, sont devenus les derniers endroits à la mode. Un succès pour le moins anarchique. En avril dernier, le Syndicat national des exploitants de boissons accusait ainsi l'administration de « laxisme » dans la délivrance des autorisations d'ouverture³. La réglementation en vigueur, qui exige notamment que deux débits de boissons soient distants d'au moins deux cents mètres, est loin d'être respectée. Un laisser-aller qui pose, par exemple, des problèmes d'hygiène conséquents du fait de manque de toilettes publiques.

Mais cela n'empêche pas l'effervescence des nuits yaoundaises. Le soir, notamment sur la mythique avenue de la Joie, les jeunes aiment palabrer, flâner, danser, draguer. Jusque tard dans la nuit, Yaoundé résonne des tubes occidentaux, des rythmes endiablés du makossa ou des clameurs des stades du monde entier. Car le Cameroun, terre du ballon rond, lassée des égarements footballistiques de ses Lions indomptables, se passionne plus que jamais pour les championnats internationaux. Kouma, la trentaine pimpante et épicurienne, ne se lasse pas de cette vie nocturne : « Je trouve que Yaoundé vit bien le soir. Il y a plein d'endroits pour se détendre, boire un verre entre amis et danser. Les jeunes ont vraiment envie de s'amuser. Même si la vie est dure, il nous reste cette grande envie de rire ! »

3. Quotidien Le Jour, 28 avril 2011.

Le soir, notamment sur la mythique avenue de la Joie, les jeunes aiment palabrer, flâner, danser, draguer.

